**Sabina Baral**

**Comment oser le témoignage pour être Église vivante en situation de diaspora ?**

La table ronde de ce matin est centrée sur la question suivante : « Comment oser témoigner pour être des églises vivantes en situation de diaspora ? »

Je commencerais par l’idée que la condition de diaspora ne doit pas nécessairement être comprise dans un sens négatif, mais pour envisager l’opportunité même que la condition de diaspora peut établir une sorte de pont vers d’autres réalités ; donc la diaspora en tant que richesse, vu l’immense réseau de relations qu’entretiennent les églises chrétiennes en situation de minorité.

La diaspora, sous cet angle, peut être vue comme une grâce. Non pas comme un désavantage, mais comme une opportunité d’apporter avec enthousiasme la parole de l’Évangile.

Du reste les églises minoritaires (la Cepple en est un exemple) tirent leur force, très concrètement, des relations avec d’autres églises minoritaires et avec d’autres églises protestantes en Europe et dans le monde entier (d’où l’importance d’une ouverture œcuménique, d’être une communion d’églises, ce n’est pas un hasard si la Cepple est devenue un groupe régional de la Communion d’églises protestantes en Europe). En somme les églises de la diaspora peuvent être des ponts (entre l’Europe de l’Est et de l’Ouest, entre chrétiens et non chrétiens), un pont entre le langage propre à l’église (ecclésial) et le langage de la société pour annoncer publiquement l’Évangile. Ainsi comme Dieu, qui en Jésus Christ a lancé un pont au-delà de la plus grande séparation, celle entre l’humanité et lui-même, ainsi les églises de la diaspora peuvent servir de lien entre ce qui est séparé, sans supprimer la différence, et peuvent se mettre en relation avec la société.

Les églises minoritaires sont des avant-gardes inclusives pour les autres églises parce qu’elles ont su faire de leur fragilité une vocation en développant des concepts créatifs pour le travail ecclésiastique, tout en disposant de ressources très limitées. Elles comptent principalement sur l’engagement bénévole et disposent d’expériences d’efficacité sociale au-delà des contextes institutionnels.

Non pas donc une diaspora en tant que faiblesse, mais comme opportunité, non pas une diaspora statique, mais relationnelle. En est un exemple « l’église des témoins » élaboré par l’Église protestante unie de France : les Français disent souvent : « nous vivons la sécularisation comme une disgrâce ». Notre société a toujours moins envie d’entendre parler de Dieu et l’église est perçue comme distante de la vie des personnes. Toutefois ces changements sociaux, difficiles à accepter, peuvent être aussi vécus comme un défi. Le défi de redécouvrir ce que signifient être des témoins. Nos contemporains peuvent se passer des institutions religieuses qui leur disent ce qu’il faut croire et ce qu’il faut faire, mais ils sont avides de témoins authentiques, qui osent et savent dire ce qui les fait vivre. Oui, la sécularisation peut nous conduire à redécouvrir que l’église existe justement pour ceux qui n’en font pas partie. Et c’est un grand changement de perspective.

En effet il faut cesser de penser à l’église en tant que but, quelque chose à préserver en soi. Nous avons la perception que pour beaucoup de monde il n’y a plus besoin de l’église pour croire. Notre tentation d’église minoritaire est donc celle de devenir un club, de nous renfermer encore plus pour trouver du réconfort entre nous. Mais l’église n’a pas pour but de fournir des prestations à ses membres régulièrement inscrits. L’église est un moyen pour dire l’Évangile, pour libérer la Parole. Pour ceux qui sont dedans, mais aussi pour ceux qui sont dehors. Nous devons penser à une église sur le seuil, en mouvement entre centre et périphérie.

Une autre tâche centrale de l’église, pour moi, c’est d’aider les personnes à retrouver le sens d’une vocation, c’est-à-dire l’appel adressé à une personne et capable de réorienter son cheminement. Aujourd’hui nous sommes exposés à de multiples sollicitations, mais nous devons aussi faire face à notre voix la plus intime qui nous dit que, en définitive, nous sommes nous-mêmes, les seuls maîtres de notre vie. Nous devons en revanche opérer une conversion et donner place à la voix d’un autre que nous qui devient prépondérante dans nos vies.

Ce ne doit pas être nécessairement une voix puissante, le prophète Élie nous l’enseigne. Rappelez-vous : Dieu n’est pas dans le vent, dans le tremblement de terre, dans le feu, mais dans le son doux et léger. La foi, plus que jamais aujourd’hui, est peut-être justement faite d’émotions discrètes qui comparaissent sous des formes auxquelles on ne s’attend pas, dans les interstices, les lacunes, les brèches. Nous devons nous entraîner à saisir la foi dans les petites choses. Mais pour faire cela, nous devons faire place à la voix d’un autre qui devient prépondérante dans nos vies. Pourquoi ? Parce que notre piété personnelle a à voir avec la conscience que nous ne sommes pas là par hasard, mais que quelqu’un nous y a placés avec une mission. L’église doit aider les personnes à discerner ce murmure capable de nous parler dans le fracas de nos vies, celle d’un Dieu pasteur qui nous accompagne. C’est une spiritualité de la rencontre qui aide les personnes à ne pas se suffire à elles-mêmes : rencontre avec Dieu dans un tête-à-tête et rencontre avec les autres. L’église doit valoriser les récits des personnes, permettre qu’ils soient écoutés et partager. C’est important d’arriver à faire de ce qui nous arrive un cheminement et de le raconter aux autres. Un cheminement qui nous met en relation avec les autres nous permettant de donner un sens à ce qu’il advient dans nos vies. Comme dans l’Ancien Testament où un peuple raconte comment il se trouve lui-même, trouvant Dieu, dans un itinéraire fait d’exodes, d’exils qui lui permettent de comprendre la force libératrice du projet que Dieu a pour lui.

La diaspora n’est donc pas nécessairement synonyme de déclin. Aujourd’hui nous avons tendance à vivre la diaspora comme une menace qui nous oblige à l’insignifiance. D’où un activisme frénétique qui met dans l’ombre le rôle de chaque croyant. Comme si, sans une visibilité publique adéquate, l’action de la prédication devait être considérée comme peu pertinente. Le vrai problème c’est que nos communautés n’arrivent plus à transmettre la foi à leurs enfants et petits-enfants… C’est juste de chercher un langage-pont avec la société, mais il faut recommencer à se demander ce que nous voulons vraiment dire, à nous-mêmes d’abord avant qu’aux autres. Qu’est-ce que je veux dire à mon prochain ? Qu’est-ce que la foi aujourd’hui pour moi ? Nous devons nous faire encourager par la Parole biblique, recommencer à dire que l’Évangile est une chose vivante et que la vie selon l’Évangile est faite de témoignage et de service.

Aujourd’hui nous risquons de n’être plus que service, de nous laisser emporter par l’anxiété de la prestation, de ne devenir qu’une église de service, excellente, mais incapable de dire les raisons de sa foi. Il est juste de chercher un langage-pont, à condition que nous définissions ce que sera ce langage-pont. Selon moi ce ne doit pas être seulement une question de langage ou de stratégies de communication ou de supports techniques, mais aussi un choix de priorités et de ce qu’on veut dire à la société et tout d’abord à nous-mêmes, concrètement savoir dire ce qu’est la foi.

Bref, il faut savoir quoi dire de vraiment fondamental et fondateur, non pas pour une église ou une autre, mais pour notre existence. Ce n’est qu’ainsi que l’on témoigne avoir été transformés par l’Évangile.

Je me pose une question : « Sommes-nous seulement une communauté d’écoute ou arrivons-nous encore à être une communauté d’annonce de l’Évangile ? » D’habitude nous pensons que l’écoute est quelque chose qui concerne notre intériorité alors que l’annonce est quelque chose qui est tourné vers l’extérieur, le témoignage pour être clair. Mais non, je crois que nous devrions récupérer la dimension de l’annonce aussi chez nous. Parce que sans la dimension de l’annonce nous ne pouvons pas même pratiquer la dimension de l’écoute. Parce que pour faire une annonce on doit se présenter humblement en face de l’altérité de Dieu, on ne s’annonce pas soi-même, on doit reconnaître cette autorité puissante qui nous imprègne, qui nous change l’existence. Si l’on ne sait pas faire cela (et c’est le défi que je place devant vous, sur lequel discuter), on ne peut pas écouter les espoirs et les fatigues des autres, on n’apprend pas à limiter son propre ego.

Aujourd’hui nous assistons à une prolifération de l’offre culturelle où chacun a le droit, justement, de dire ce qu’il pense. La culture du dialogue nous invite à prendre en examen tous ces points de vue, à y faire face, le témoignage chrétien doit se mesurer avec cette réalité des choses. Mais y faire face, ne correspond pas pour moi à renoncer à dire ce en quoi je crois, car ce en quoi nous croyons n’est pas un concept abstrait, mais une personne qui a dit « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Attention, ce n’est pas une question d’orgueil ni une inclination intégriste pour moi ; mais c’est vouloir mettre l’accent sur l’importance du témoignage qui selon moi, compte plus que le dialogue. Il ne peut y avoir de culture du dialogue si nous ne savons pas ce que nous voulons dire ou si nous ne croyons pas ce que nous disons.

Mais pour faire cela, nous devons à nouveau nous interroger sur qui est Jésus Christ pour nous. Et nous devons recommencer de prier, avoir le courage d’être seuls face au Seigneur. La prière n’a rien à voir avec le faire, mais avec le regard en nous, avec une exigence d’intériorité : c’est pour nous que nous prions, pas pour Dieu, c’est une vérification que nous faisons en confrontant nos projets, nos espoirs, nos désillusions avec l’Évangile.

Je termine mon intervention avec les paroles d’un de nos théologiens émérites, également historien vaudois, le pasteur Giorgio Tourn. Des paroles qu’il a écrites il y a longtemps, mais qui résonnent aujourd’hui de façon très actuelle :

« Le problème majeur que l’église chrétienne a devant elle n’est pas celui de l’engagement, du service, du courage, de la persévérance, mais celui de la foi, de la communication de la foi. Il ne suffit pas de croire, il faut savoir communiquer pourquoi et en quoi on croit, c’est devenu difficile parce que nous ne sommes pas sûrs que notre façon de dire est comprise. La communauté n’a pas moins de foi qu’autrefois, elle a moins de mots et le devoir de la théologie et de ceux qui s’y dédient, est justement de fournir aux croyants les mots dont ils ont besoin. En ce sens la recherche est commune, elle est de chacun et chacune parce que personne n’est maître de l’église, maître dans le sens de posséder la vérité. Il n’y a pas si longtemps on disait “il faut moins de paroles et plus de faits”, aujourd’hui nous devrions dire moins d’activités et plus de méditations. »

Maintenant je laisse la parole aux différents pays, qui partagerons avec nous une réflexion sur le thème de comment oser le témoignage pour être églises vivantes dans les situations de diaspora où ils opèrent.